

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 34

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDÉL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

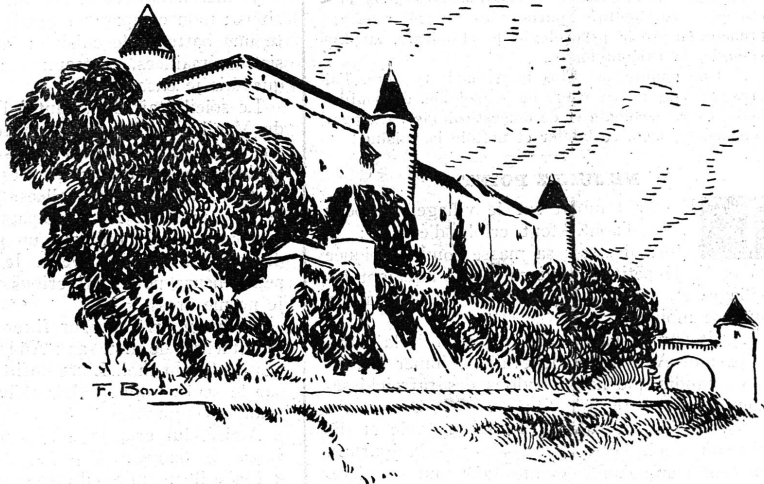
ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LES CHATEAUX ROMANDS



LE CHATEAU DE GRANDSON

On fait remonter au XI^e siècle la construction du château de Grandson qu'on attribue au Comte Lambert Ier. Ce château a subi des restaurations à diverses époques, entre autres au XV^e siècle, par Louis de Châlons-Orange. Il servit de résidence aux seigneurs du lieu, plus tard, aux baillis de Berne et Fribourg qui gouvernaient alternativement le bailliage. C'est aujourd'hui, une propriété particulière. Il fut le berceau d'une maison illustre, la maison de Grandson qui remonte au Xe siècle; ses terres s'étendaient au loin, bien au-delà du territoire actuel du Canton de Vaud; cette famille donna des évêques à Lausanne, Genève et Bâle.

Nous voyons qu'après avoir brillé d'un vif éclat, pendant quatre siècles, elle s'éteignit dans la déchéance. Othon de Grandson, accusé de complicité dans le meurtre d'Amédée de Savoie, périt dans un combat judiciaire; ses terres furent confisquées.

Durant les luttes entre les Châlons-Orange, dans le XV^e siècle, pour s'emparer du château que les membres de la famille se disputaient, le feu fut mis à des galeries de bois placées à l'entrée du château, la ville de Grandson fut détruite. Hugues de Châlons-Orange la releva promptement.

Les guerres de Bourgogne illustrèrent le nom de Grandson. En 1475, les Suisses attaquèrent le château qui capitula, faute de vivres. L'année suivante, Charles le Téméraire pour venger les ravages faits sur ses terres, par les Suisses, assiégea à son tour, le château de Grandson. La garnison ayant perdu tout espoir d'être secourue se rendit, dit l'Histoire, fut vendue par un traître, dit-on d'autre part et le Duc ordonna que les défenseurs fussent noyés ou pendus. Les Suisses accoururent, ils dispersèrent l'armée du duc qui dut fuir et abandonner son camp. Les Suisses firent subir aux Bourguignons réfugiés dans le château de Grandson le même sort que la garnison suisse avait subi quelques jours auparavant.

Le château de Grandson ne manque pas non plus de légendes merveilleuses.

La tradition veut que le fameux diamant du Duc de Bourgogne, trouvé dans son camp, lorsque les Suisses en firent le pillage, appartenait

au Bernois, Brandolf de Stein, le défenseur du Château de Grandson qui l'avait reçu en récompense, d'un Pacha auquel il avait sauvé la vie, lors d'une campagne contre les Musulmans. Le Duc Charles que la tradition nous montre cupide et sans scrupules, allait tuer le serviteur de Brandolf qui — croyait-il, était chargé de veiller sur le trésor — pour s'en emparer, quand la veuve de Brandolf, sortant de derrière un lambris où elle était cachée, lui jeta le diamant aux pieds, pour sauver la vie de son gardien.

Si l'on en croit la chronique, Charles lui-même, lors de la défense du château par les Suisses, déclara n'avoir rien vu de pareil. — « Ils se défendaient à toute outrance et tellement que le Duc en était en grande surprise et terrible fureur. Assauts l'un par dessus l'autre et murailles dépiécées ne peuvent abattre le courage des assaillis, ainsi se ruent-ils, de jour et de nuit, comme des lions sur les assaillants... »

Le Château de Grandson, flanqué de quatre tours est un des plus grands du canton; situé au nord de la ville de Grandson qu'il domine de ses murailles massives, il se reflète dans les eaux du lac de Neuchâtel.

Pendant le cours des âges, il fut ainsi le témoin de scènes de mort, de meurtres et de bravoure. Le nom de Grandson sonne triomphalement aux jours héroïques où les Suisses accourant de leurs vallées sauvages annonçaient leur venue par le mugissement des cors des Alpes qui jetaient l'effroi et la déroute parmi les troupes du duc Charles.

Aujourd'hui, le chemin de fer longe la grève où jadis les flots battaient les murs du château de Grandson; ses pelouses fleuries qui s'inclinent vers le lac rappellent au paisible riverain, que la paix dont il jouit a été chèrement payée par la vie des braves qui l'ont donnée pour assurer l'indépendance du pays menacé.

M. D. P.

On peut s'abonner au **Conteur Vaudois** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.



LOU TIRADZOU

Les tambours et les musiques
Ont dzui dé grand matin
La diane ou bin bi cantique
Por faire sailli les dzeins.

Et ci brave Daniet
A chauta à la fenître
Avoué sa fenne in pantet
Por voiti çan que l'vret.

Qu'est-ce que çan por un tapadzou?
Qu'est-ce que çan por on chahut?
L'est pardine lou tiradzou,

La fita dai bons lulus!

Allein lèva té Suzette
Budse, mé faut à l'appet,
Baille mé vite ma veste
Mes cholas, mon bi gilet,
Mon cordon et sarai prêt!

Car mé faut à la parade
Acoué ci bi pétairu
Retrova les camarades
Dzaquié, Rodo et Duruz.

Et coumein Guillaum Té
No vollien teri la pomme,
Ma atteichon aux dzapets!
Quand no ferein cauqués tomme!

Ami Louis! No revaiqué aô Tiradzou. Té bombardé coumeint les zans vont ridou, ye passent asse ridou qu'on eludzou. Mâ quand mimou l'est on plliesi dé revaire dein stu maï d'Aoû sta bouna fita d'au Tiradzou yo ti les Payernois tsanton: « Que dans ces lieux règne à jamais, l'amour des lois, la liberté, la paix! »

Dein stu pourro mondou, l'ai ya dé totés sortes dé dzeins, dai z'anglais, dai z'américains et bin d'outres qu'ont pouaire d'au solet et vont sé catsi à la montagne, dein les z'hotels por itre ao frais. Et, quand sont reingouma de vouaiti la Béqua d'au Don, vont se refère lai coûtés ai Bains ein béveisseint dé l'iga dé Romanet, d'Henniez et per déchou dai fines botollhes de Dézaley. Mâ adon! qué farein çau monsu se deveisseint seyi d'au fromeint d'au maiti de l'aveinna pa la Condemina pè sti tsau teimps avoué çau baugres dé tavans de totés les sortes. Ye sarein binstout fotius!

N'est pas coumeint tsi no, per lou Petit Bâle, yo les lurons chautont d'au pieu quand lou pu à Philippou brâme kikeriki su la courtena! Faut les voiti quand font les dix-haorés, coumeint sont crânos et apris coumeint se dépatzon de tserdzi les pucheintes gerbes aveint lu tiradzou yo preindront trei dzors dé repou, bin mérita ao Stand.

A ci momeint sé refaront les coûtés ein béveisseint onna fina gotta dé la commouna, ein zanteint et dezeit d'a idzanliés. Et por les farces adi dai tot fins.

Mé ressouvigno que d'au teimps d'ai carabines à dozé balles à la livra, tsacon tireu avai

onna flasque por se pudra et onna catsetta por les capsules. L'ami Gueliauton, ao Carroz à Bossy l'appellavont Déloé, iré on tot malin po faire alla les dzeins. Se tegnai ao tiradzou dou flasques, iéna de bouna pudra, et l'outra pleinna de granne dé raves. Adon quand on ami n'avai ran mé dé pudra por tserdzi, n'ein demandavé à Déloé que l'ai baillivé la flasque à granne de raves. Vo vaidé la suité, lou tireu tzadzivé ein règle, bourravé ein ordre et zut ! ran dé coup ! et tot lou mondou recaffavé, vo poudié lou craire.

Por onna fita, lou Tiradzou sara sti an onna tota bella, la vela sara enguirlandaye, les villhou coumeint les dzouvenou voir passa dai balles zhaores au Stand por lou dernier yadzou, paut itrou ka les z'autoritas ne vollont pas mé laissi teri contré Grandcor, du que avoué la novalle munechon les balles audrint canqué à Nautsaty et que cèin porrai bailli totés sortes dé misères avoué les Britschons. L'est passa lou teimps yo lou père Mottaz, cibare, n'avai ai cibés ran mé dé tacons por botzi les pertes et que faisait-te ? Ye botzive ça pert avoué dai deints de lion et de la salette. A sti moment on ne cognassait pas lou téléphone et cèin martsivé quand mimou, et la terre a adi veri !

Lou stand iré dein lou teimps ao Bornalet, l'a faillu lavi, à cause dao tzemin dé fer, adon Stand à la promenade, pllianta dai sycomores, tot iré bin ein ordre et por stau poésons dé fusils perfecchonnas fudra rédeménadzi. L'est fouteint. Et yo allà ? derrai les z'Inuardes que diont. Et por menà tot ci commerce, la cantine, les dix z'haores, lei poulets, et redescèindre « les malles » vont construire on funiculare coumin à Territet que me peinsou. Tot de mimou, gueux de progrès, on iré tant bin ao Stand dé la promenade.

Clliau tonnerres d'inventeurs dé pétairus perfecchonnas farein bin mi de se catsi et de no lassi tranquillameint baire la fina gotta de la commouna dézo les bi z'arbres qu'avion pllianta avoué tant d'amora lou président Vis-à-bois et son premi commis Daléa.

Ora quié dités vous braves z'amis, no né vollien ran dé clliau jeux sportiques, inventa por les z'Anglais qué faut se tordre lou mor por lé dere, no vollien dai fites yo on est nature de tsi nos, yo on deinsse les villhes valzes coumint noutrés pares et yo on bai sta bouna rosée d'Israël de noustrés ancêtres, sein compta les verres é à rebaille m'en mé !

PETIT COURRIER DU « CONTEUR »

A Odette. — Vos cheveux tombent, chère enfant ? C'est, évidemment, fort ennuyeux. Je ne vous conseille pas de pommade mais, mariez-vous. Il n'y a que cela pour se faire des cheveux !

Gastronome. — Je suis de votre avis. La choucroûte est bien meilleure quand elle est réchauffée. Faites-la cuire la veille.

A Louis M. — Voilà deux fois que vous m'écrivez au « Compteur ! » Ne serait-ce pas vous qui êtes « gaz », cher Monsieur ?

Théâtreux. — Son âge ? La couleur de ses cheveux ? Ajoutez une trentaine au premier et quelques milliers aux seconds. Et vous pourrez toujours prendre la moyenne...

Autophobe. — Des journalistes, en auto, vous ont écrasé un canard. Et puis après ? Ceux qu'ils vous donnent, les comptez-vous pour rien ?

Voyageur. — Certes, le tour du lac, à ce prix, est bien cher. Il y a un moyen plus économique : le faire à la nage.

Sportif. — La quatrième étape du Tour cycliste de Suisse ? La Yungfrau-Cervin !

Un Américain. — Pourquoi le « Lausanne-Echalens » ne va pas aussi vite que le « Canadian Pacific Railway ? » Probablement parce qu'il n'en éprouve pas le besoin, my dear.

T. S. F. — Vous avez enregistré « S. O. S. » ? Cela ne doit pas venir de chez nous car, renseignements pris, tous les vapeurs de la C. G. N. étaient rentrés, vendredi soir.

Léa. — Vous l'aimez, vous le lui avez fait comprendre et il n'ose rien dire ? Avez-vous essayé en espérant ?

Indiscrète. — Trop aimable, mademoiselle, mais, depuis trente-cinq ans, ma maman ne me laisse plus sortir, seul, le soir.

Mère indécise. — Mais, aussi, à quoi bon le martyriser avec l'orthographe. Achetez-lui donc une machine à écrire.

Anonyme. — Mes réponses vous laissent froid ? Eh ! par ces grandes chaleurs, c'est encore vous qui me restez obligé. p. p. c. H. Ch.

Description d'une balle.

Une balle, mon cher, mais à tout prendre c'est « Aurait dit le héros au grand nez retroussé »
Un avis de décès qui fait un bruit d'abeille,
Un atome qui veut nous masquer le soleil,
Un ronflement d'où sort un éternel sommeil.
Un stylo voyageur dont la pointe de cuivre
Pose le point final... sur l'i du verbe vivre.

Cours pratiques.

Une jeune fille qui a passé de très brillants examens, dit à sa mère :

— Maman, j'ai fait de grands progrès dans mes études — je voudrais pourtant les compléter en apprenant encore la psychologie, la philologie, la physiologie, la paléontologie...

— Une minute, ma fille, interrompit la mère. J'ai arrangé pour toi un cours de souppologie, de bonillologie, de rapiécologie et de domesticologie... Et, pour commencer, mets ce tablier et nettoie la cuisine !

NE JUREZ POINT.



Le soir tombait sur le village, un beau soir d'août, tout criblé d'étoiles ; le Jura dressait sa masse sombre, piquée çà et là de petites lumières qui indiquaient les villages et, sur le lac, une brise légère ridait la surface mobile.

Assis sur un banc, dans le jardin de la Cure, le pasteur Ami Roche achevait de fumer son cigare, tandis que nous buvions des rafraîchissements.

C'était l'heure calme, l'heure agréable et divine où, après l'écrasante chaleur de la journée, on sent comme une détente dans tout son être. L'heure où l'on fait un retour en arrière, vers les souvenirs qui s'effacent et qu'on raconte d'autant plus volontiers qu'ils sont déjà lointains.

Le pasteur Ami Roche ne se fit pas longtemps prier. Il ôta son chapeau, lissa lentement sa belle barbe blanche et commença son récit.

« Cela se passait il y a une quarantaine d'années. Je venais d'être consacré au saint ministère et j'étais pasteur d'une petite paroisse du Pays d'Enhaut. Représentez-vous une vallée resserrée entre de hautes montagnes, un torrent qui gronde perpétuellement dans des gorges profondes et des chalets égrenés partout sur les pâturages. Au centre, l'église, avec son clocher bas et son grand toit de bardeaux, tout près la maison d'école, puis la cure que seuls les contrevents verts et blancs, distinguaient des autres chalets.

Durant l'été, je prenais des pensionnaires. Jeunes gens de bonnes familles, généralement, désirant passer les vacances d'été à la montagne. Je faisais de mon mieux pour les distraire durant les jours de pluie, mais, quand il faisait beau nous cheminions continuellement par monts et vallées. Le lac Lioson et le pic Chaussey, la Gumfluh, la Dent de Corjeon et le Vanil Noir étaient nos courses préférées.

Cette année-là, mes pensionnaires étaient tous partis depuis le quinze août, à l'exception d'un jeune Neuchâtelois de dix-huit ans, fougueux, entreprenant et décidé qui aurait volontiers passé toutes ses vacances la canne en main et le sac au dos.

Il s'appelait André. Il était grand, mince, bien musclé et, dans ses yeux bleus brillait parfois la flamme de la témérité et de l'audace. Il avait une telle avance, dans les sentiers de montagne que, malgré mon entraînement, j'avais peine à le suivre.

Au commencement de septembre, je lui dis un soir :

— Tenez-vous prêt pour demain, avant l'aube ; nous allons faire probablement notre dernière course de l'été ; cette fois ce sera au Vanil Noir.

A cinq heures nous étions debout. Le temps

de déjeuner hâtivement, de boucler les sacs, de saisir nos cannes et nous voilà partis.

Un peu de brume flottait au-dessus de la vallée, cachant le grand village de Château-d'Oex, encore endormi. Dans les prés, chargés de rosée, nous cheminions sur des sentiers bordés de barrières rustiques. De temps à autre, une porte à claire-voie donnait accès à un chalet où l'on entendait le bruit que font les vaches qui s'impatientent. Dès qu'on a passé le Mont, on gravit le col pour s'en aller ensuite vers Paray dont la pointe est invisible. En face, dans un ravin, le torrent de Flendruz roule ses eaux grises. Un quart d'heure de halte au dernier chalet, juste le temps de boire un grand bol de lait chaud, d'échanger quelques menus propos sur le temps avec les fruitiers, après quoi, nous nous remettons en route.

Je marchais devant, portant le sac aux provisions ; mon compagnon venait ensuite avec toute une batterie de cuisine : lampe à alcool, assiettes émailées, couteaux, cuillers, fourchettes, que sais-je encore.

Le soleil était déjà haut à l'horizon et l'arête du Vanil Noir paraissait toute rose. A mesure que nous montions, les cimes neigeuses, émergeaient une à une, victorieuses de l'ombre encore tapie au fond des vallées. Je m'arrêtai souvent, donnant à mon compagnon de route une explication, lui nommant un glacier ou lui indiquant une cime nouvelle. Je savais qu'en une petite heure nous arriverions au sommet aussi je ne me pressais pas.

Je dus m'arrêter pour fixer une courroie qui se détachait de mon sac ; André en profita pour passer devant moi. Libre enfin de toute entrave, sur le sentier ouvert devant lui, il s'en allait à grandes enjambées.

André, lui criai-je, n'allez pas si fort, nous avons le temps !

Mais il ne m'écouta pas. Ayant aperçu le sommet, il s'élança, alerte, comme un jeune chamois gravissant une arête. J'eus beau appeler, faire des gestes, crier, il ne prit pas seulement la peine de se retourner.

Fatigué par la montée, énérvé par le sang-gène de mon pensionnaire, je m'élançai néanmoins à sa poursuite en me promettant de le réprimander vertement pour sa désobéissance.

Par moment, je n'apercevais plus que sa tête qui émergeait au-dessus des rochers. Et il allait, il allait avec cette ardeur qu'a la jeunesse de vouloir atteindre rapidement le but et cette satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire : « J'arriverai le premier ! » Il touchait le sommet. Déjà il posait son sac et se disposait à s'asseoir quand, brusquement, il fit un faux pas et glissa sur la pierre, polie en cet endroit. J'entendis un cri et je vis deux mains agrippées à la roche. Pour le coup, je m'élançai. Mon sac ne pesait plus à mes épaules et, en quelques enjambées, j'atteignis le sommet. Je dégageai André de sa position périlleuse et me mis à l'admonester avec une verve que je ne me connaissais pas, d'autant plus que son sac était tombé contre la paroi rocheuse. On le voyait, ce sac, cent mètres plus bas, accroché à la pente, dans un endroit inaccessible.

— Comment pouvez-vous, dis-je avec véhémence, vous conduire de la sorte ! Vous n'écoutez personne, vous agissez à votre guise, comme si vous étiez libre de vous-même. Vous faites fi de mes recommandations, vous riez de mes menaces et vous vous moquez de moi !

Je devais être rouge de colère. Il m'écouta d'un air indifférent, ce qui eut le don de m'exaspérer.

Je fis un pas en avant ; mon pied heurta le sac aux provisions que je venais de déposer — le sac aux provisions qui, à son tour, roula dans l'abîme.

A ce moment, un énorme juron sortit de ma bouche. Et je crois qu'il aurait été suivi par d'autres si les éclats de rire de mon compagnon de course ne m'avaient rappelé à la raison.

Je ris à mon tour, mais mon rire sonnait faux. Il fallut redescendre. Continuellement je sentais le regard ironique de mon pensionnaire